

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 9 (1921)

Heft: 128

Artikel: Après le scrutin : (Genève, 15-16 octobre 1921)

Autor: E.Gd.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256747>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE Mouvement Féministe

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

SUISSE.....	Fr. 5.—
ETRANGER.....	6.50
Le Numéro.....	0.25

RÉDACTION et ADMINISTRATION

Mlle Emilie GOURD, Pregny (Genève)

Compte de Chèques I. 948

ANNONCES

12 insert.	24 insert.
La case, Fr. 45.—	80.—
2 cases, • 80.—	160.—

La case 1 insertion: 5 Fr.

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Les abonnements parlent du 1^{er} janvier. A partir de juillet, il est délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) valables pour le second semestre de l'année en cours.

SOMMAIRE: A nos lecteurs. — A relire aujourd'hui. — Après le scrutin (Genève, 15-16 octobre 1921): E. GD. — Un mot personnel: E. GD. — Un succès féministe au Conseil Fédéral. — La deuxième femme membre de la Chambre des Communes: CLARA MICHEL-DELINES. — XX^e Assemblée générale de l'Alliance de Sociétés féminines suisses: Lucy DUTOIT. — Le II^e Congrès national suisse pour les Intérêts féminins: I. Impressions d'ensemble: M.-L. PREIS. — M^{me} Berthe Vadier: Hélène NAVILLE.

A NOS LECTEURS

La surabondance des matières cette quinzaine nous oblige à remettre à notre prochain numéro la publication de la belle étude de M. le pasteur Chapuis sur le pastorat féminin. Nous devons pour la même raison renoncer à donner à nos lectrices le compte-rendu que nous leur avions annoncé de la II^e Assemblée plénière de la Société des Nations, et renoncer également à notre chronique parlementaire fédérale. En revanche, nous espérons pouvoir publier dans notre prochain numéro un article sur le Congrès international des Travailleuses qui vient de se tenir à Genève, et sur la III^e Conférence internationale du Travail qui s'ouvre aujourd'hui même à Genève également.

Le "MOUVEMENT FÉMINISTE"

A relire aujourd'hui

La pensée de l'imprévisible doit nous tenir sans cesse en éveil: sursum corda. A l'heure même des plus grands revers, des plus noires tristesses, espère toujours de l'humanité, de ta nation, de ta cause, de toi-même; la partie n'est jamais perdue, le dernier mot n'est jamais dit.

J.-J. GOURD.

(Philosophie de la Religion).

* * *

...Oui, les femmes ont trouvé qu'il y avait des questions plus pressantes à trancher, et des soucis matériels plus importants; le logement, les vêtements, la chasse, soit au gagne-pain, soit au mariage, peut-être aussi des préoccupations philanthropiques ou même sociales... Mais le suffrage féminin laisse ces femmes-là froides. Tout autour de nous tombent les chaînes d'autres femmes, et nous supportons tranquillement les nôtres, sans y faire attention, sans même nous apercevoir que, alors que la paysanne tyrolienne ou hongroise est électrique et éligible, la femme suisse, qui autrefois ne pouvait assez se vanter de son développement et de son esprit de progrès, reste à l'écart de ce grand mouvement. Nous sommes à un tournant de l'histoire; la vie où la mort de l'humanité dépend de la façon dont les peuples sauront s'organiser intérieurement et extérieurement; et cela ne nous étonne même pas que notre voix ne soit pas entendue, notre concours pas demandé dans cette période capitale de réorganisation. Nous versons des larmes sentimentales, ou nous nous indignons sur la misère des enfants ou sur le sort des prisonniers, mais nous ne

réclamons aucun des droits qui nous permettraient de travailler efficacement à combattre la guerre, cause de toutes ces misères. Nous pratiquons un patriotisme ardent, et clamant bien haut notre amour pour notre pays, nous tricolons, nous cousins, nous lessivons jusqu'à en user nos doigts, pour nos soldats, mais nous abandonnons le sort de cette patrie uniquement à des hommes. Nous sommes des ménagères modèles, des mères de famille modèles, mais nous laissons sans sourciller l'Etat et la commune se mêler chaque année davantage de notre ménage intérieur, de l'éducation de nos enfants, et nous n'exigeons pas en retour une représentation parmi ces autorités qui nous privent de nos compétences de jadis. Nous gémissons sur le renchérissement ininterrompu du prix de la vie, sur le coût des logements, sur la crise des logements, sur le taux des impôts; mais nous payons chaque année ces impôts avec confiance dans les mains des hommes, nous déclarant par là satisfaites de l'emploi qu'ils en feront. Nous nous agitons et nous nous plaignons quand une seule difficulté surgit, quand une seule misère nous frappe; mais nous tolérons paisiblement que les circonstances politiques et économiques qui créent ces misères et ces difficultés subsistent telles quelles.

(Neue Wege).

Clara RAGAZ.

Après le Scrutin

(Genève, 15-16 octobre 1921)

Malgré le soleil radieux de ce dimanche d'octobre, 21.080 électeurs sur 38.437 qu'en compte notre canton ont manifesté par leur présence aux urnes qu'ils tenaient suffisamment au suffrage féminin, ou qu'ils en avaient assez peur, pour lui sacrifier une journée de congé. Depuis longtemps, paraît-il, et exception faite naturellement du scrutin du 16 mai 1920, on n'avait réussi à mobiliser pareil chiffre d'électeurs. En tout cas, on ne pourra pas dire que notre cause ait sombré dans l'indifférence générale.

C'est qu'aussi nous y avons pris peine. Si le Conseil d'Etat, craignant de gâter ses prochaines élections, comme l'a dit malicieusement une affiche de gauche, ne nous avait laissé qu'un très court délai pour mener campagne, nous avons relevé le défi, et avons intensifié du double notre activité. Il n'est rien qui ait pu se faire en trois semaines qui n'ait été fait, aucun moyen de propagande ou d'action qui ait été négligé, et nous savons,

E 1436



devant notre conscience; que les félicitations qui nous arrivent de toute part pour notre belle, loyale et digne campagne, sont méritées. Cela est beaucoup.

Belle campagne, car elle fut preste, active et variée. Par la plume, par la parole, par l'image, nous avons cherché à atteindre, et réellement atteint, nous le savons, l'électeur souverain. Et ce ne fut pas un mince effort que de mettre sur pied, d'imprimer et d'expédier à 40.000 exemplaires, et cela dans un temps si strictement mesuré, un journal suffragiste, d'un format double de celui du *Mouvement*. Notre vaillant petit *Vote des Femmes*, flanqué du bulletin de vote de notre Comité, s'en est ainsi allé à travers tout le canton porter à tous les électeurs la bonne nouvelle du suffrage, parler la voix de la raison et du bon sens, dénoncer les misères et les injustices auxquelles il est urgent de remédier sans retard, et même conter à l'occasion quelques-unes de ces histoires drôles dont notre expérience déjà longue de suffragiste nous permet d'accumuler une abondante réserve... A côté de lui, la presse, grande et petite, n'est pas restée silencieuse, loin de là! Et il faut relever tout de suite ici l'appui inappréciable que nous a donné le *Journal de Genève*, soutenant jour après jour notre cause par des articles rédactionnels, dont le poids auprès de l'opinion publique était ainsi bien plus grand que tout ce que nous aurions pu dire nous-mêmes, et agissant puissamment de la sorte en notre faveur, malgré l'attitude neutre qu'avait décidé d'adopter le parti que représente le grand organe libéral. A côté de lui, la *Tribune de Genève* et la *Suisse* ont maintenu cette « neutralité bienveillante » dont nous avions assurés un rédacteur; mais comme le parti adverse ne semblait avoir aucune bonne plume à sa disposition et se bornait à quelques tendancieux communiqués, sans parvenir jamais à mettre sur pied un article vraiment original, notre son de cloche a été beaucoup mieux entendu que le sien. Des journaux moins répandus, ou encore s'adressant à un public plus spécial, comme la *Semaine religieuse*, la *Coopération*, la *Voix du Travail*, le *Genevois*, voire même certaines feuilles de chou à programme politique opposé au suffrage des femmes, ont, grâce à notre service de presse intense, publié des articles en notre faveur. D'une manière générale, nous avons eu « une bonne presse », sauf dans le journal catholique, le *Courrier*, lequel, malgré l'attitude également neutre décidée par le parti indépendant, et exception faite de deux articles favorables, a parlé rédactionnellement contre nous, nous comparant tantôt, ou même simultanément, à des viragos sans sexe qui empêchent les jeunes filles de vingt ans de se marier, tantôt à des sirènes... Suffragistes, mes sœurs, que choisissez-vous?

A la campagne par la presse nous avons joint celle par la parole. Comme dans toute campagne électorale bien menée, nous eûmes le vendredi soir notre grande Assemblée populaire spécialement destinée aux électeurs, et dans laquelle, sous la présidence de M. Ernest Muret, professeur à l'Université, cinq orateurs (MM. Paul Pictet, député démocrate, Ch. Burklin, député socialiste, L. Brandt, avocat, au nom des catholiques et des agriculteurs, Malche et Fulliquet, professeurs à l'Université), représentant des milieux et des tendances différents, parlèrent chaudemment pour notre cause. Puis, comme malheureusement aucun de nous n'était arrivé à posséder le don d'ubiquité, et malgré de nombreux concours dévoués, il a fallu, pour nos conférences contradictoires, opérer un choix entre nos 48 communes. Et tous les soirs, du lundi au vendredi, des automobiles suffragistes ont conduit à travers le canton, des orateurs qui ne craignaient pas de mettre eux-mêmes la main à la pâte pour recruter dans les petites rues endormies, dans les cuisines, voire

même dans les cafés, des auditeurs réfractaires. Ah! les beaux souvenirs que ceux de ces randonnées sur les grandes routes désertes, par ces merveilleuses nuits d'octobre baignées de clair de lune, et quelle détente, après le travail fiévreux de la journée, après l'effort pour dégeler un auditoire hostile ou timide, après la discussion parfois acérée! Mais quel souvenir plus émouvant encore que celui de la grande assemblée féminine, organisée par neuf Sociétés de femmes à la Maison Communale de Plainpalais, témoin déjà de tant de fastes suffragistes — où, devant un auditoire débordant dans les galeries et les couloirs, six femmes parlèrent, sous la présidence d'une femme, des motifs pour lesquels nous toutes, intellectuelles et ménagères, femmes engagées dans le travail social, mères de famille ou jeunes filles qui savent regarder l'avenir en face, nous demandons le droit de vote. Quand fut mise aux voix une résolution engageant chaudement les électeurs à voter *oui* le dimanche suivant, et que dans un geste d'enthousiaste unanimous¹, toutes ces mains de femmes se levèrent, nous avons pensé — à quoi? à une Landsgemeinde de femmes, à un Grütli ou à un Jeu de Paume féminins, marquant comme en un serment la ferme volonté des femmes conscientes de réaliser enfin la justice. Et mieux que jamais, peut-être, nous avons éprouvé en cette heure-là le grand frisson de la solidarité entre nous toutes — les femmes.

Car, le seul point, pouvons-nous dire, qui nous ait attristée au cours de cette campagne qui marque pour nous une époque palpitante, a été justement la tentative de nos adversaires de dresser des femmes contre d'autres femmes, et d'opposer à notre mouvement un autre mouvement féminin. Mouvement purement artificiel à notre avis, et qui n'a pas véritablement correspondu à un sentiment réel chez beaucoup de celles dont on a obtenu la signature, soit par surprise, soit sur la foi d'arguments inexacts. Mouvement de provenance masculine d'ailleurs, quand on sait lire la vérité derrière certains noms, et qui a surtout exploité l'indifférence et l'incompréhension que professent trop de femmes encore à l'égard du suffrage. Que nos adversaires masculins aient usé de ces procédés-là, ils nous ont prouvé, dans d'autres occasions encore, de quoi ils étaient capables. Mais que des femmes aient fait leur jeu, que des femmes aient méconnu à ce point la grande loi de solidarité féminine, que, alors que rien ne les force à voter si nous avions réussi (car certain projet de loi sur le vote obligatoire dont on a fait grand état est encore dans les limbes), elles aient accepté de gaité de cœur de contrecarrer notre demande, et de nous empêcher, nous qui le désirons, de voter, — et cela pour les mauvaises raisons pleurardes énumérées sentimentalement par leur affiche... c'est, nous le répétons, ce qui nous a le plus peiné.

Nous parlons d'affiches. Nous n'avons pas, il va de soi, manqué à ce mode très frappant de propagande. Grande affiche illustrée, due à M^{me} Nathalie Lachenal, dont le crayon si spirituellement mordant s'était adouci pour camper derrière trois gentils mioches une femme, une mère de famille toute simple, sans prétention ni déclamation. « *Qui, pour le suffrage féminin?* », disait la légende. Et nos adversaires, fort attrapés de ne pouvoir nous rebattre leur éternel thème que le suffrage désorganiserait la famille, ont encore renforcé l'effet que nous tenions à produire en collant subrepticement sous notre mère de famille de petites bandes bleues avec ces mots: *Voilà leur rôle!* Grande affiche-

¹ A la contre-épreuve, une main seulement s'est levée. Oubli? désir de « nous monter une blague », ou résolution courageuse? C'est à la dernière de ces trois solutions que nous préférions nous arrêter, car une femme qui ose manifester ainsi son opinion, seule, contre plus d'un millier, si elle n'est pas une suffragiste d'aujourd'hui, en est une de demain.

manifeste de notre Comité qu'ont signée avec nous de nombreuses personnalités appartenant surtout au monde universitaire et pastoral. Autre grande affiche, dont le bleu éclatait sur tous les murs, de la Ligue d'Electeurs pour le Suffrage des femmes. Affiche aux campagnards, faisant appel à leur bon sens et à leur esprit de justice (hélas ! combien parmi eux y ont répondu ?) Affiche de 38 députés au Grand Conseil ayant voté pour nous, et de ceux de leurs collègues, qui, absents ce jour là, se seraient joints à eux : soit au total 48, presque la moitié de notre Corps législatif. Affiche des Bons Templiers, demandant à tout homme de cœur s'il peut laisser assimiler sa femme, sa sœur ou sa mère à un interdit ou à un condamné. Affiche enfin dont l'intérêt fut considérable, publiant l'opinion catégoriquement suffragiste que M. Gustave Ador, empêché par une longue absence de prendre la parole à notre Assemblée publique, voulut bien nous adresser par lettre autographe. « Ce n'est pas un argument, mais cela vous amènera du monde », nous disait quelqu'un. Et nos adversaires l'ont si bien compris que, sans aucun souci — et cela de la part d'amis politiques de M. Ador, a de quoi surprendre — du rôle qu'ils faisaient jouer à notre célèbre citoyen, ils ont été dénicher dans une vieille collection de la *Semaine littéraire* telle enquête bien connue datant de 1904, où M. Ador déclarait alors être opposé au vote des femmes, et ont placardé en lettres énormes sa réponse vieille de 17 ans, dissimulant, par les procédés admirables de correction qui ont caractérisé toute leur campagne, cette date de 1904 sous de tout petits caractères. Ah ! mais notre réponse ne tarda pas ! Samedi, à 2 heures, les premiers d'entre nous voyaient s'étaler cette affiche : un quart d'heure plus tard, la riposte, prestement composée et confrontant simplement les deux dates au-dessus d'une pensée de Georges Favon, beaucoup citée par nos adversaires : « Il n'y a que les fossiles qui ne changent jamais », était à l'imprimerie, et à cinq heures, au moment où les cloches annonçaient à toute volée l'ouverture du scrutin, s'étalait sur tous les murs pour l'édition des citoyens.

Ce n'est d'ailleurs pas à une incorrection près qu'agit le Comité antisuffragiste, qui, occulte pendant longtemps, sortit de l'ombre une dizaine de jours avant la votation. Et pour une fois la vertu fut récompensée et le vice puni. Car ces messieurs, pour trouver des signatures à la grande proclamation rataplan qu'ils lancèrent à travers le canton (et la désorganisation de la famille, et l'épouvantail du communisme, le socialisme ne terrifiant plus assez les masses des bons gobe-mouches pour faire son effet ! et la patrie menacée, et patati, et patata) n'inventèrent rien de mieux que de confisquer des signatures de conseillers municipaux du canton. D'où pluie de protestations à la presse. (que nous nous sommes hâtées de répandre encore davantage par une affiche); d'où — et c'est le plus joli de l'histoire, vote affirmatif d'un anti-suffragiste outré de ce procédé ! *Quis vult perdere...*

Car il fallait vraiment en être réduit par la peur de voir triompher le suffrage à un état voisin de l'affollement pour en venir à ce qu'osèrent imprimer et dire nos adversaires. Vous seriez-vous doutés, suffragistes suisses, que le promoteur du féminisme en Europe fut — je vous le donne en mille : l'empereur Guillaume ? Qu'en soutenant le droit de vote des femmes à Genève, on était « dupe ou complice » de la propagande germanophile ?¹ Que l'on avait violé la Constitution américaine pour y introduire le suffrage féminin ? Que les Américaines se sont toujours défendues de toutes leurs forces contre le suffrage que l'on voulait leur imposer ? Que des hommes

¹ Correspondance de Genève à la *Gazette de Lausanne* du 13 octobre signée par l'un des premiers magistrats de notre canton,

ayant chez nous inventé la Croix-Rouge et la Croix-Bleue, et interdit l'absinthe (et quelle amère ironie, pour l'une des signatures féminines de cette affiche de devoir affirmer que cette interdiction est réalisée par le fait des hommes seuls...) tous méritent qu'on leur fasse confiance pour toutes les questions concernant les femmes ? Que le vote des femmes en Suède a été le triomphe du communisme ? Que, si les femmes votaient, elles ne pourraient pas s'absenter du canton pour plus de deux mois sans en demander l'autorisation à une autorité militaire ? Et tout ceci, non pas dit franchement, en face, au cours d'une Assemblée, car nos adversaires n'ont pas osé en organiser en réponse aux nôtres, mais raconté en recueillant des signatures pour cette fameuse pétition, mais affirmé dans des communiqués anonymes aux journaux, sur des affiches, dans des petits papiers distribués à domicile, et en sachant bien quela rectification que nous ne manquions jamais de faire ne tomberait pas toujours sous les yeux de celui-là même qui aurait lu la bourse et que celle-ci, par conséquent, produirait tout de même son petit effet. C'est cette attitude sans netteté qui a caractérisé la campagne de nos adversaires. La nôtre fut loyale, nous pouvons le dire en conscience. Nous n'avons jamais rien avancé que nous ne puissions prouver. Nous avons évité — et pourtant combien cela nous aurait été facile — toute attaque directe. Nous avons scrupuleusement respecté, et quand même cela était à notre désavantage, les règlements de police ou les dispositions légales sur l'affichage ou sur la distribution d'imprimés dans les rues. Tout le monde pourrait-il en dire autant ?

Et tout ceci pour aboutir... à quoi ? A un rejet par 7535 voix de majorité de notre initiative. 6634 électeurs se sont prononcés pour nous, 14,169 contre nous.

Sommes-nous découragées, démoralisées, atterrées ? Que non pas !

D'abord, qui, parmi nous, s'attendait au succès ? Si, parfois, dans l'entrain de ces belles heures de joyeuse collaboration, l'électricité du désir commun galvanisait l'un d'entre nous au point de lui faire perdre de vue la réalité, le contact avec les antisuffragistes dans nos conférences contradictoires, les conversations entendues en tramway, dans la rue, dans un magasin, le faisaient assez vite descendre sur terre ! Il en est peu qui se soient illusionnés au point d'être déçus. Nous sentions, nous savions trop quelle force considérable d'inertie, de routine, de préjugés, de craintes personnelles et — disons le mot dans toute sa laideur — d'égoïsme, nous avions contre nous pour pouvoir réussir du premier coup. C'est pourquoi nous pensions que la peine de nos adversaires a été vainue, et qu'ils ont gaspillé — certains d'entre eux en tout cas — des ressources intellectuelles et financières, dont ils auront besoin dans trois semaines pour la prochaine consultation populaire. Leur opposition n'a décidé ni converti personne. Sans eux, nous aurions quand même été battus. Une idée juste ne triomphera jamais du premier coup. Celle du suffrage féminin pas plus qu'une autre.

Mais si leur effort a été stérile, nous ne pouvons en dire autant du nôtre. Ce n'est pas vain forfanterie, mais la leçon des faits. Il y a un an, en déposant notre initiative en Chancellerie, nous pouvions compter sur 3300 partisans. Dimanche, nous en avons compté 6600. Le double exactement. Nous n'avons eu la majorité dans aucune commune, mais dans chaque commune,

¹ Et nous ne mentionnons pas ici les lettres anonymes, les grossièretés, les dessins sans signatures, voire les fleurs mortuaires, dont a été assailli celle qui écrit ces lignes, après le scrutin. Les meurs politiques des hommes sont vraiment fort belles et un petit coup de balai de la part des femmes n'y sera pas de trop.

nous avons obtenu des voix, alors que notre initiative n'avait été signée que dans les trois quarts d'entre elles. En nombre comme en surface, nous avons donc gagné du terrain. Et nous nous assiérons au bord du chemin pour pleurer ? Ah ! mais non.

De tous les côtés, en effet, nous en arrivent les témoignages : notre campagne de trois semaines a été un magnifique instrument de propagande. On a pris au sérieux ce dont on souriait ou dont on parlait en haussant les épaules. On a discuté ferme. On a voulu se renseigner. Des amis inconnus sont venus à nous. Un seul parti, sans grande importance numérique, a pris position contre nous, deux pour nous, dont l'un, le parti socialiste, a été beaucoup mieux suivi par ses troupes que cela ne s'est passé à La Chaux-de-Fonds ou à Zurich ; et les deux partis « historiques », comme le seul parti confessionnel, ont laissé leurs membres libres. Quelle différence avec la levée générale et unanime de boucliers à laquelle nous aurions assisté, il y a seulement dix ans !

Mais il serait absurde d'autre part d'affecter une satisfaction de commande après cet échec, si prévu qu'il fut. Car, c'est avec une humiliation et une tristesse sans cesse renouvelées que nous constatons, dans des occasions comme celle-ci, combien retardée est notre démocratie, combien elle aime à se persuader de sa supériorité sans vouloir comprendre que d'autres nations vont la devancer, et combien elle restera en queue du progrès, ainsi qu'il arrive à ceux qui s'asseyent sur leur bête admiration d'eux-mêmes quand les autres marchent. Une humiliation aussi de songer que, chez nous, la femme est encore, malgré tout, considérée par tant d'hommes comme une incapable ou une inférieure (avez-vous entendu les ivrognes hurler dans les cafés le soir de la votation, ou avez-vous lu les lettres de certain pommeau de vingt ans tranchant la capacité à voter de sa mère et de sa grand'mère ?). Une tristesse de penser que le meilleur de nos forces, de nous-mêmes, de notre temps, nous devons le consacrer à cette cause, alors que ces forces, ce temps, ces capacités pourraient être employés de façon tellement plus productive au service de la chose publique. Une tristesse enfin pour la marche de la cause suffragiste en Suisse. Genève était en effet le dernier canton en lequel nous pouvions espérer pour entamer la brèche, et les grandes déclarations des banquets officiels : berceau de la Croix-Rouge, siège de la S. d. N., patrie de Rousseau, etc., pouvaient, si elles avaient été sincères dans la bouche de tous, éveiller quelque espoir chez nos Confédérés. Maintenant, nous ne voyons pas bien qui prendra le tour dans notre pays ? et l'échec des unes devient ainsi celui des autres.

Enfin, il est un autre enseignement qu'à côté de ceux-là, nous avons retiré du scrutin du 16 octobre : c'est que chez nous, comme à Neuchâtel, comme à Bâle ou à Zurich, les femmes n'ont pas assez fortement voulu. Nous avons déjà dit ce que nous pensions de la valeur du pétitionnement pour lequel on enregistrait indistinctement des mineures, des étrangères, des personnes domiciliées hors du canton, voire même des suffragistes imprudentes et pressées sans spécifier exactement de quoi il s'agissait, et ce n'est pas à celles qui, affirmant que la place de la femme est au foyer, couraient les rues à la recherche de signatures que nous songeons en écrivant ceci. Nous songeons à la grande masse amorphe de femmes indifférentes, incompréhensives et ne désirant pas comprendre, étroites et égoïstes — il faut toujours en revenir là — qui ne se sont pas réveillées dans cette occasion unique. Si, toutes, elles l'avaient voulu, nous aurions gagné la bataille. Si, toutes, elles avaient compris ce que nous demandions d'elles et pour elles, elles nous auraient apporté un admirable et irrésistible renfort. Mais toutes n'ont pas compris, toutes n'ont pas voulu.

Et là va se trouver maintenant notre tâche. Bien qu'aucune disposition constitutionnelle nous empêche de recommencer aujourd'hui, si cela nous fait plaisir, une nouvelle initiative, il serait hors de sens d'agir de la sorte. Il nous faut avant de livrer une nouvelle bataille augmenter notre effectif. Il ne faut plus que soit possible cette allégation : « Les femmes n'en veulent pas... » Ce sont les femmes que nous allons gagner.

La tâche sera peut-être longue. Une œuvre d'éducation ne se fait pas en trois semaines. Et moins variée aussi, moins pleine d'imprévu et d'escarmouches, qu'une votation populaire, moins passionnément amusante pour tout dire, elle nous vaudra sans doute moins de collaborations. Mais quelle est la suffragiste qui cherche avant tout son plaisir ? Les fidèles se retrouveront à l'œuvre... comme elles se sont toujours retrouvées partout depuis des années, dans les besognes ingrates et obscures comme sur les plateformes des assemblées publiques, dans la vie intense des jours de campagne comme dans le travail méthodique et patient des années intermédiaires...

* * *

...Samedi, à l'ouverture du scrutin, comme pour chaque votation chez nous, la clochette historique dont les graves vibrations sont familières au cœur de tout Genevois, a sonné. « C'est la première fois que la Clémence sonne pour les femmes... disait-on autour de nous. Sera-ce la dernière ? »

Et quand dimanche, elle a rappelé la clôture du scrutin : « Est-ce le glas ? » ont dit les mêmes ?

Pas plus qu'elle n'a, pour la dernière fois, appelé les hommes, dont la conscience s'est éveillée, à une œuvre de justice, pas plus elle n'a sonné un glas : samedi comme dimanche, elle nous a annoncé une grande espérance.

E. Gd.

Un mot personnel

Nous tenons à le dire ici, à la suite de cet article, pour exprimer par l'intermédiaire de notre journal, notre profonde gratitude à tous ceux qui, amis connus, amis inconnus, jeunes féministes bouillantes et indignées, combattantes d'autrefois, suffragistes des quatre coins de la Suisse, femmes étrangères de passage ou en séjour dans notre ville, hommes manifestant leur « honte masculine », nous ont, tous ces jours derniers, écrit, téléphoné ou télégraphié. Il nous est impossible de remercier chacun individuellement ; que chacun veuille bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance pour les encouragements reçus. Travailler en se sentant de la sorte puissamment appuyée, soutenue, suivie, est une joie.

Mais il y a plus encore. Car lorsqu'on nous félicite pour notre campagne, pour la tâche considérable, certes, menée durant ces trois semaines, ces félicitations, nous ne pouvons les garder pour nous seules, et il en est tant d'autres avec qui nous avons à cœur de les partager ! Nous l'avons déjà dit, le soir du scrutin, dans cette réunion, pleine d'ardeur, d'enthousiasme et de cordialité, organisée rue Eléenne-Dumont, par notre Comité, mais nous aimons à le répéter encore ici. Car qu'aurions-nous pu faire sans l'appui dévoué et constant de tous ? sans tous ces collaborateurs jamais lassés, toujours sur la brèche, toujours prêts à tout, aux démarches ennuyeuses, aux besognes ingrates et silencieuses, aux responsabilités à partager ? Nous ne pouvons les nommer tous. Mais il est des noms qu'il serait d'une noire ingratitudine de ne pas prononcer ici. Celui d'abord de M. Braschoss, dont les congressistes de 1920 avaient déjà admiré le calme souriant, l'activité sans fièvre, le don inné d'organisation, les initiatives promptement réalisées, — tout ceci au service d'une conviction si profonde qu'elle touche à une vocation. Puis, M. le prof. Ernest Muret, l'intellectuel descendu dans l'arène politique pour une cause de justice ; M. Nogarède, le député socialiste abstinent ; M. Martin Naef, qui avait vaillamment assumé la tâche la plus ingrate de toutes, celle de ministre de nos pauvres finances ; Mme Dr Gourfein-Welt, l'optimiste et